

INTRODUCTION

Écrire l'histoire des économies antiques : la controverse entre « primitivisme » et « modernisme », et son dépassement

NICOLAS TRAN

Les articles présentés dans ce recueil s'inscrivent dans un domaine scientifique activement exploré dans la deuxième moitié du XX^e siècle. Pour comprendre ce dynamisme, qui rattrape le retard pris par les historiens de l'Antiquité dans ce domaine, il est utile de replacer ces recherches dans un contexte historiographique plus large. Ainsi pourra-t-on saisir les difficultés que les antiquisants ont dû surmonter, et les blocages qu'il a fallu, et qu'il faut encore parfois, dépasser.

Un double décalage

Les périodes antiques au sein de l'historiographie de l'économie, d'une part, et l'histoire économique au sein des sciences de l'Antiquité, d'autre part, ont longtemps fait figure de parents pauvres. À l'inverse des institutions politiques ou de la vie religieuse, par exemple, les structures économiques ont assez peu intéressé les antiquisants de la fin du XIX^e siècle. Nulle grande synthèse sur l'économie ne fut alors livrée à la postérité. Certes, en 1817, le savant allemand August Böckh¹ faisait paraître son *Économie politique des Athéniens*. Son livre portait non seulement sur le rapport de la cité à l'économie, mais aussi sur l'économie privée. Se livrant à un examen attentif des textes littéraires et épigraphiques, A. Böckh appliquait scrupuleusement les principes de la *Quellenforschung* : la critique érudite des sources, que de grands savants de langue allemande commençaient à théoriser et à pratiquer. Ainsi, par l'ensemble de son œuvre, A. Böckh fut l'un des pères fondateurs de l'*Altertumswissenschaft*, au même titre que le philologue Georg Niehbur ou l'historien du droit Friedrich Carl von Savigny. Néanmoins,

1. A. BOCKH, *Die Staatshaushaltung der Athener*, Berlin, 1817.

L'*Économie politique des Athéniens* demeura longtemps un livre isolé. En réalité, l'association de l'histoire à l'étude de l'économie n'allait en rien de soi. À la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, l'économie avait été fondée comme une science visant à découvrir des lois générales, éternelles certes, mais que les civilisations passées n'avaient ni connues, ni respectées. L'ignorance économique des anciens ne rendait guère nécessaire et pertinente l'analyse de leurs économies. Il fallut que la troisième génération d'économistes abatte cette barrière conceptuelle, pour que, bien plus tard, l'historiographie économique se développe réellement.

En France, par exemple, ce développement fut très tardif. *La loi de Hiéron et les Romains*, livre dans lequel Jérôme Carcopino se penche sur l'économie de la Sicile antique, apparaît presque comme une statue dans le désert, sculptée « à l'allemande² ». Plus tard, le champ économique fut beaucoup exploré par l'École des *Annales*, dans les années 1930, d'abord, puis dans les années 1950 et 1960. Or, ce phénomène concerna bien plus les époques moderne et contemporaine que l'Antiquité. Les thèses d'histoire ancienne que l'on peut rattacher à ce mouvement sont particulièrement rares³. On perçoit chez Édouard Will, quand il s'exprime dans la revue des *Annales*, un sentiment de relative impuissance face au manque de sources disponibles⁴. Enfin, les antiquisants français intégrèrent très tard à leur réflexion les débats allemands sur l'économie antique.

La nature de la documentation disponible

Si l'on laisse de côté la question de l'origine intellectuelle des historiens de l'Antiquité, à cette époque, massivement plus philologues de formation qu'historiens, le retard relatif, avec lequel l'histoire économique de l'Antiquité s'est développée, s'explique en grande partie par la nature des sources disponibles. Ainsi, les historiens économistes des *Annales* ont pu s'appuyer sur une documentation chiffrée, pour produire une histoire quantitative, sérielle. Les antiquisants n'ont pu suivre leur démarche, parce qu'ils manquaient des documents nécessaires, soit que ceux-ci aient été perdus au fil des siècles, soit qu'ils n'aient jamais été produits par les sociétés antiques. Dans un article sur le document, Moses I. Finley⁵ reprend à son compte les idées d'A. H. M. Jones. « Il n'y a pas de statistiques dans l'Antiquité » ; et « il n'est

2. J. CARCOPINO, *La loi de Hiéron et les Romains*, Paris, 1914.

3. Pour l'histoire romaine, on peut prendre l'exemple d'une thèse publiée par la VI^e section de l'EPHE : J. ROUGE, *Recherches sur l'organisation du commerce maritime en Méditerranée sous l'Empire romain*, Paris, 1966.

4. Éd. WILL, « Trois quarts de siècle de recherches sur l'économie grecque antique », *Annales ESC*, 9, 1954, p. 7-19.

5. M. I. FINLEY, « Le document », dans *Id.*, *Sur l'histoire ancienne. La matière, la forme, la méthode*, Paris, 1987, p. 68-96.

[donc] pas profitable d'affronter les problèmes économiques du monde ancien d'un point de vue statistique ». À y regarder de près, les sources antiques regorgent pourtant de chiffres. Mais elles semblent alors peu fiables, ou du moins peu utilisables. Elles mettent volontiers en avant l'extraordinaire, l'atypique. Surtout, ces données chiffrées sont si éparpillées qu'elles ne forment pas de séries cohérentes, que l'on pourrait mettre en relation. Aussi la volonté d'écrire des synthèses quantitatives peut-elle sembler assez désespérée. Dès 1886, par exemple, Julius Beloch⁶ publiait une histoire de la population du monde gréco-romain. Il se distinguait tant par sa bonne connaissance des sources que par la fragilité de ses conclusions. Chaque étape de ses raisonnements comportait de grandes marges d'incertitude et donc d'erreur. Face aux carences quantitatives et qualitatives de la documentation chiffrée, notamment, M. I. Finley⁷ finit par présenter l'Antiquité comme un monde pré-statistique. Il y voyait le signe d'un rapport particulier des anciens à l'économie, et un frein à la connaissance des modernes. Les données chiffrées, élaborées puis transmises par les anciens, n'avaient pas vocation à permettre une analyse du passé, du présent ou du futur.

Au-delà de sa rareté⁸, la documentation antique ne permet guère d'appréhender directement ce que nous appelons l'économie, c'est-à-dire, selon une définition usuelle, l'ensemble des phénomènes liés à la production, à la répartition, à la distribution et à la consommation des biens et des services, dans une société donnée. Malgré les apparences, les anciens ignoraient le concept d'économie, au sens où nous l'entendons. Certes, les Grecs usaient du mot *oikonomia*. Toutefois, ils désignaient par là la direction raisonnée d'un *oikos*, d'une maisonnée, et donc un ensemble d'activités dont certaines n'étaient pas économiques, au sens où nous l'entendons. Ainsi, *L'Économique* de Xénophon présente la conduite qui sied au chef de famille dans ses relations avec son épouse et ses dépendants, en dépassant largement le champ économique délimité par les modernes. Cette ligne de

6. J. BELOCH, *Die Bevölkerung der griechisch-römischen Welt*, Leipzig, 1886.

7. Cependant, M. I. Finley a été très critiqué sur ce point, par Cl. Nicolet notamment. Selon ce dernier, l'État romain aurait atteint, dans l'élaboration de chiffres liés aux recensements et aux finances publiques, un savoir-faire comparables aux monarchies de l'Occident moderne. Dans le domaine de la démographie grecque, les recherches menées depuis plus de 20 ans par M. Hansen, E. Ruschenbusch, P. Brulé, prouvent qu'à condition d'abandonner l'objectif d'une précision inatteignable on s'approche de modèles cohérents (synthèse et bibliographie par J. OULHEN, dans P. BRULÉ, R. DESCAT [dir.], *Le monde grec aux temps classiques*, tome 2 : *Le IV^e siècle*, Paris, 2004, p. 298-300).

8. Cette rareté est relative, mais elle est surtout très variable, selon les régions et les époques étudiées. Ainsi, les historiens du monde grec ont longtemps privilégié l'étude des économies royales, et en particulier l'étude de l'Égypte lagide et de son abondante documentation papyrologique. Dans ce domaine, les travaux de Claire PREAUX ont fait date, à partir de la publication de sa thèse : *L'Économie royale des Lagides*, Bruxelles, 1939. À l'inverse, confrontés au manque de sources, les historiens de la Grèce des cités se sont engagés avec plus de retenue, sur le terrain de l'économie.

conduite présentait une finalité qui s'étendait bien au-delà de la seule gestion du patrimoine: il convenait de maintenir non seulement sa fortune, mais aussi son rang social. Par extension, *oikonomia* a pu désigner la gestion, le gouvernement de la cité. En revanche, les anciens n'ont jamais perçu les phénomènes que nous concevons comme économiques comme un tout, et encore moins comme un système d'éléments interdépendants. Il en résulte que les Grecs et les Romains n'évoquent pas les phénomènes économiques pour eux-mêmes, indépendamment d'autres activités sociales.

Selon Karl Polanyi⁹, dont M. I. Finley fut l'étudiant, la formation du concept d'économie serait liée à une rupture bien postérieure, à une Grande Transformation placée à la fin du Moyen Âge et au début de l'Époque Moderne. Les « systèmes (pseudo) économiques » des sociétés pré-capitalistes auraient été régis par d'autres motivations que le gain et par d'autres lois que celles de l'offre et de la demande. L'échange marchand pouvait exister, mais son rôle dans la structuration des activités était mineur. Ainsi, les sociétés dites « primitives » se caractérisaient, en priorité, par des systèmes de réciprocité fondés sur le don et le contre-don. Et dans les « sociétés d'Empire » de l'Orient ancien, c'est la redistribution sous le contrôle de l'État qui prévalait. L'économie n'existait pas vraiment, dans les esprits tout du moins, car elle était enchâssée (*embedded*) dans des institutions sociales et/ou politiques. En réalité, les implications de la théorie de l'*embeddedness* ont suscité d'âpres controverses. La relation entre l'existence, ou l'absence, de conceptualisation de l'économie, d'une part, et la manière dont les activités économiques étaient exercées, d'autre part, n'est pas nécessairement mécanique. Le classement binaire des sociétés historiques, de part et d'autre de la Grande Transformation, peut paraître trop simplificateur. Toutefois, dans notre optique, l'idée d'*embeddedness* permet de mieux de comprendre l'absence de témoignages directs des anciens sur leurs économies, et donc le développement tardif de l'historiographie de l'économie antique. Il est, somme toute, logique que nous ne disposions d'aucun traité antique sur le sujet. Les modernes doivent donc se fonder sur des témoignages textuels indirects, d'une certaine manière, et sur des sources matérielles, muettes par nature. Compte tenu de ces difficultés, il est compréhensible que l'examen de cette documentation ait donné lieu à de grandes divergences d'interprétation.

The Bücher-Meyer Controversy

En matière d'histoire des économies antiques, la construction méthodique du savoir a été freinée par la vigueur d'un débat long de près d'un

9. K. POLANYI, *The great transformation*, Boston, 1944, traduit sous le titre *La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Paris, 1983. Sur l'œuvre de K. Polanyi, voir, en dernier lieu, Ph. CLANCIER (dir.), *Autour de Polanyi. Vocabulaires, théories et modalités des échanges*, Paris, 2005.

siècle. Par commodité, les deux visions opposées sont désignées par l'appellation polémique que chaque camp a inventé pour l'autre. On parle de primitivisme et de modernisme, même si primitivistes et modernistes supposés ont toujours refusé de se reconnaître comme tels. La première sensibilité s'est affirmée dans les années 1890, sous la plume de Karl Bücher. Née d'une réplique virulente, la seconde a été portée par Eduard Meyer, si bien qu'à la suite de M. I. Finley, on parle de *Bücher-Meyer Controversy*¹⁰.

K. Bücher¹¹ faisait partie d'une école d'économistes allemands, constituée à partir du milieu du XIX^e siècle, qui s'illustra par la construction de théories évolutionnistes. C'est donc dans le dessein d'établir une périodisation globale de l'histoire économique, que l'Antiquité a retenu l'attention de ces *Nationalökonomien*. Leur nom est associé aux *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*, fondés par Bruno Hildebrand, en 1863. La revue fut le cadre d'échanges et de discussions économiques et historiques. Les contributeurs de la revue étaient alors à même de s'exprimer sur l'Antiquité, tant la culture classique avait été présente dans leur formation. K. Bücher lui-même étudia l'histoire ancienne et la philologie jusqu'au doctorat, avant d'enseigner, et de pratiquer, la science économique et le journalisme. En outre, la revue de B. Hildebrand servit les conceptions d'un courant qui regroupa des penseurs de l'économie aspirant à dépasser l'opposition entre les approches théorique et historique. Aussi la *Nationalökonomie* s'est-elle imposée comme « une science sociale historique » – pour reprendre une expression d'Hinnerk Bruhns – se donnant l'étude des systèmes économiques pour objet. Des auteurs aussi importants que Max Weber et Werner Sombart empruntèrent la voie ainsi tracée. K. Bücher prend place comme troisième grand nom, au sein de ce mouvement. De fait, la publication de sa *Genèse de l'économie nationale*¹², en 1893, apparaît à la fois comme un aboutissement et un acte fondateur. L'ouvrage suscita un réel engouement, comme en attestent ses multiples rééditions¹³. K. Bücher y présente une *Wirtschaftsstufentheorie*, selon laquelle l'histoire de l'Occident aurait vu se succéder trois stades économiques (*Wirtschaftsstufen*) bien distincts.

L'*Oikewirtschaft* ou *geschlossene Hauswirtschaft* (économie de l'*oikos*) est conçue comme caractéristique de l'Antiquité. K. Bücher considérait

10. C'est sous ce titre qu'en 1979, M. I. Finley a rassemblé cinq textes à l'origine du débat.

11. B. WAGNER-HASEL, « Le regard de Karl Bücher sur l'économie antique », dans H. BRUHNS (dir.), *Histoire et économie politique en Allemagne de Gustav Schmoller à Max Weber*, Paris, 2004, p. 159-182.

12. K. BUCHER, *Die Entstehung der Volkswirtschaft*, Leipzig, 1893.

13. La seconde d'entre elles fut traduite en français, en 1901, dans un recueil : K. BUCHER, *Études d'histoire et d'économie politique*, Bruxelles – Paris, 1901. On ne dénombre pas moins de dix-sept éditions de *Die Entstehung der Volkswirtschaft*, de 1893 à 1926!

cette période comme un tout¹⁴, pendant laquelle les richesses furent, pour l'essentiel, consommées dans les unités qui les avaient produites. Sa conception de l'économie antique comme domestique et fermée relayait l'analyse d'un autre économiste célèbre, Johannes Karl von Rodbertus, attaché à l'idée d'*Autarkie des antiken Oikos*. Certes, K. Bücher n'ignorait pas l'existence, dans les mondes antiques, du commerce et de productions manufacturières destinées à la vente. Toutefois, il minimisait l'importance de ces activités, en soulignant le contrôle que les propriétaires fonciers exerçaient sur elles, notamment. Il insistait, en outre, sur les représentations très négatives de l'échange, que les anciens associaient à l'idée de tromperie. Les systèmes économiques de l'Antiquité lui semblaient donc structurellement différents de systèmes nés à l'époque médiévale. Dans son esprit, le Moyen Âge était marqué par l'épanouissement d'une *Stadtwirtschaft* ou *Kundenwirtschaft*. Cette économie urbaine était, selon lui, façonnée par les activités professionnelles de vente et de commerce qui se développèrent notamment dans les villes du milieu et de la fin du Moyen Âge. Enfin, la *Volkswirtschaft* (ou *Nationalwirtschaft*) des époques moderne et contemporaine régissait le monde dans lequel K. Bücher avait le sentiment de vivre. Dans son esprit, les échanges caractéristiques de la *Volkswirtschaft* faisaient intervenir une multiplicité d'intermédiaires, absente dans la *Stadtwirtschaft*. À l'évidence, ce schéma n'était pas étranger à la manière dont les *Nationalökonomien* se représentaient l'histoire de leur pays et, plus précisément, la construction de l'unité allemande.

L'économiste K. Bücher s'attira la vive hostilité de plusieurs antiquisants. Le titre du recueil de M. I. Finley fait d'Ed. Meyer le chef de file de cette opposition. La conférence « sur l'évolution économique de l'Antiquité », que celui-ci donna en 1895, lors du troisième congrès des historiens allemands, fit assurément grand bruit. Néanmoins, comme le montre le contenu du recueil de M. I. Finley, J. Beloch, aussi, participa activement à la réfutation de la *Wirtschaftsstufentheorie*. Il ne bénéficiait pas d'une stature académique comparable à celle d'Ed. Meyer, en raison de ses mauvaises relations avec Theodor Mommsen, notamment. Ainsi s'explique que la postérité se souvienne d'Ed. Meyer¹⁵, auteur d'une monumentale *Histoire de l'Antiquité*¹⁶ et de plus de cinq cents études scientifiques, recteur de l'université de Berlin à l'issue d'une brillante carrière, comme du premier contradicteur des primitivistes.

14. Au prix d'un schématisme certain, K. Bücher considère tout écart à son modèle comme « l'apparition accidentelle de formes de transition ou de phénomènes particuliers qui ne sont que les débris d'un ancien état de choses ou les signes avant-coureurs d'un développement nouveau ».

15. W. M. CALDER, A. DEMANDT (dir.), *Eduard Meyer, Leben und Leistung eines Universalhistorikers*, Leiden, 1990.

16. Ed. MEYER, *Geschichte des Altertums*, Stuttgart & Berlin, 1884-1928.

En réalité, Ed. Meyer et J. Beloch n'étaient pas seulement en désaccord avec l'évolutionnisme de K. Bücher. Ils étaient scandalisés, à l'idée que les anciens puissent être classés au dernier rang du développement économique et social. À ce titre, le rejet du comparatisme pratiqué par K. Bücher, rapprochant des structures antiques de pratiques observables en Afrique noire, est fort significatif. Par sa virulence, J. Beloch donne l'impression de répondre à un sacrilège. De manière plus générale, la réfutation des thèses évolutionnistes semble revêtir une dimension affective. Sans le dire explicitement, Ed. Meyer et J. Beloch prenaient la défense des Grecs. Par amour de l'Antiquité et admiration pour les anciens, ils ne pouvaient qu'être choqués par une théorie faisant de la première une ère d'archaïsme, et des seconds des quasi-primitifs. Enfin, leurs protestations s'inscrivaient dans un contexte universitaire et scolaire, où l'hégémonie de la culture classique était peu à peu contestée. Penser les anciens et les modernes comme fondamentalement étrangers les uns aux autres ne pouvait qu'attiser la remise en cause de leur discipline.

Sur le fond, Ed. Meyer et J. Beloch opposaient l'époque homérique à toutes les autres périodes de l'histoire grecque. Ils concevaient l'époque d'Homère comme un Moyen Âge, ouvrant sur une période explicitement qualifiée de moderne : l'âge classique de la Grèce. De fait, Ed. Meyer et J. Beloch considéraient le milieu du VIII^e siècle, et l'enclenchement d'une expansion du monde grec par la fondation de colonies, comme un tournant. Dès cette époque, l'horizon économique des Grecs aurait très largement dépassé le cadre de la maisonnée. La vague de fondations coloniales était censée avoir ouvert un immense terrain d'échanges au long cours, et donc produit un spectaculaire essor commercial. Si l'Allemagne bismarckienne avait influencé la réflexion de K. Bücher, les écrits Ed. Meyer et de J. Beloch étaient aussi le produit d'un contexte particulier, marqué par l'essor des empires coloniaux européens. Les époques classique et hellénistique de la Grèce, envisagées sans rupture franche jusqu'à la fin de l'empire romain, apportaient aux adversaires de K. Bücher une abondante série de confirmations. Les économies grecques et romaines ne pouvaient être regardées comme archaïques. Pour étayer cette thèse, Ed. Meyer et J. Beloch s'appuyèrent sur la documentation disponible. Ils évoquèrent des sources textuelles (telles les mentions de négociants et de propriétaires de fabrique chez les orateurs attiques) ou matérielles (céramologiques notamment). Or, dans l'interprétation de ces documents, ils employèrent des expressions à la tonalité très moderne. J. Beloch n'hésite pas à parler de grande industrie ou de consommation de masse, à propos de structures émergeant aux VII^e et VI^e siècles et prenant leur pleine mesure à l'époque classique. Selon lui, l'esclavage était un facteur déterminant, expliquant l'apparition de grandes entreprises, très rentables. À la lecture de Xénophon, Ed. Meyer qualifie la cité de Mégare d'État industriel.

Face à de telles positions, défendues dans un climat très polémique, K. Bücher¹⁷ eut beau jeu de pointer les anachronismes de ses détracteurs. Ses critiques portaient non seulement sur le fond, mais encore sur la méthode. Les conclusions d'Ed. Meyer et de J. Beloch, « la fable de l'industrie d'exportation », n'étaient pas seules en cause. K. Bücher jugeait illégitime, en elle-même, la transposition temporelle de concepts économiques, nés de l'étude de la Révolution Industrielle, en tant que phénomène historique. Le fossé entre modernistes et primitivistes s'était irrémédiablement creusé. Au-delà des accusations réciproques d'incompétences, l'examen des mêmes réalités, connues par les mêmes sources, aboutissait à des conclusions diamétralement opposées, qui visaient à confirmer chacun des deux modèles. Par exemple, le développement de l'esclavage, évoqué par tous, fut un facteur de croissance de la *Grossindustrie*, selon les modernistes, le signe que l'*oikos* grec ou la *familia* romaine étaient restés la cellule fondamentale de l'économie, selon les primitivistes.

De Mikhaïl I. Rostovtseff à Moses I. Finley

Durant le XX^e siècle, l'historiographie de l'économie antique s'articula autour des deux pôles antinomiques constitués à la fin du siècle précédent. Certes, l'ensemble de la production historiographique ne se réduit pas à des ralliements à l'un des deux camps. Un intérêt pour l'étude dépassionnée des données disponibles s'est aussi fait sentir. L'*Economic Survey of Ancient Rome*¹⁸, dirigé Tenney Frank, et quelques travaux d'hellénistes mentionnés par Édouard Will¹⁹, dans son bilan historiographique de 1954, en donnent l'illustration. Sur le plan théorique, au début du XX^e siècle, Max Weber²⁰ décrivit l'économie antique de manière beaucoup plus mesurée que la lecture finleyenne de ses écrits l'a laissé croire²¹. Tout en cherchant à expliquer pourquoi l'Antiquité n'avait pas été un creuset du capitalisme au même titre que le Moyen Âge, le sociologue soulignait les aspects économiquement « modernes » de certaines périodes antiques. Pour sa part, le marxisme produisit une historiographie indépendante, largement centrée sur la notion de « mode de production esclavagiste²² ». Cependant, la

17. K. BUCHER, « Zur Griechischen Wirtschaftsgeschichte », dans *Id.*, *Beiträge zur Wirtschaftsgeschichte*, Tübingen 1922 (reprise d'un article de 1901).

18. T. FRANK (dir.), *Economic Survey of Ancient Rome*, 6 vol., Baltimore, 1933-1940.

19. Éd. WILL, *loc. cit.*, p. 12-13.

20. M. WEBER, *Agarverhältnisse im Altertum*, Berlin, 1909, traduit sous le titre *Économie et société dans l'Antiquité*, Paris, 1998.

21. Sur la sociologie économique de l'Antiquité présentée par M. WEBER, on peut se reporter à un récent dossier : H. BRUHNS, J. ANDREAU (dir.), « Sociologie économique et économie de l'Antiquité : à propos de Max WEBER », *Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, 34, 2004.

22. Voir, par exemple, G. E. M. DE STE. CROIX, *The Class Struggle in the Ancient Greek World from Archaic Age to the Arab Conquests*, Londres, 1981.

controverse entre modernistes et primitivistes continua à peser très lourdement. Les historiens marxistes eux-mêmes eurent tendance à se partager entre chacune des deux tendances. Pour schématiser l'évolution du débat, on peut retenir que deux historiens dominèrent celui-ci, l'un après l'autre. Il s'agit de M. I. Rostovtseff et de M. I. Finley.

M. I. Rostovtseff²³ s'inscrit clairement dans la lignée d'Ed. Meyer, qui lui suggéra, avec Ulrich von Wilamowitz, la rédaction d'une *Histoire économique et sociale du monde hellénistique*. Par l'ampleur et le succès de ses livres, il fit oublier plusieurs auteurs allemands qui n'avaient pas véritablement renouvelé les thèses d'Ed. Meyer²⁴. Il fut donc considéré comme l'incarnation même du modernisme. Cela lui attira bien des critiques, dont certaines peuvent sembler injustifiées, quoi qu'on pense du modernisme en général. En effet, M. I. Rostovtseff apparaît souvent plus modéré que les auteurs qui l'ont cité par la suite. Et ses derniers écrits sont indéniablement plus prudents que les premiers. Par ailleurs, il fut reconnu par tous comme un historien fécond, éclectique et novateur. Ainsi, il fut l'un des premiers à associer l'érudition, le goût des grandes synthèses²⁵ et l'archéologie de terrain. Il écrivit des milliers de pages, si bien qu'on ne peut le juger à la lumière de ses seules *Histoires économiques et sociales*, si monumentales soient-elles. L'*Histoire économique et sociale du monde romain* et l'*Histoire économique et sociale du monde hellénistique*, publiées en 1926 et en 1940²⁶, mettent en lumière une grande maîtrise des sources, archéologiques, papyrologiques et épigraphiques notamment. Leur succès s'explique aussi par la volonté de M. I. Rostovtseff de comprendre l'ensemble des mondes hellénistique et romain, par le biais d'une étude économique et sociale. Les deux livres pouvaient donc servir de manuels à des non-spécialistes ou à des étudiants.

En fait, M. I. Rostovtseff pensait que les aspects économiques et sociaux constituaient une clé permettant de comprendre les destinées des mondes antiques. Cette conception découlait en partie du destin personnel de l'historien russe. Celui-ci mena deux carrières successives, dans son pays natal de 1898 à 1918, puis en exil, en Grande-Bretagne puis aux États-Unis. Dans l'*intelligentsia* russe, M. I. Rostovtseff faisait partie de la mouvance libérale. Il prit donc la fuite après la Révolution d'Octobre, mais la victoire

23. On peut se reporter aux présentations de J. Andreau des éditions françaises des synthèses de M. I. Rostovtseff.

24. E. ZIEBARTH, *Beiträge zur Geschichte des Seenaubs und Seehandels im alten Griechenland*, Hambourg, 1929, notamment.

25. En la matière, M. I. Rostovtseff subit l'influence de « l'histoire universelle » russe qui, à la fin du XIX^e siècle, prônait l'écriture d'une philosophie de l'histoire, en se livrant à un comparatisme assez échevelé.

26. La traduction française a paru en 1989 (Paris, R. Laffont, coll. *Bouquins*; présentation J. ANDREAU).

des bolcheviques devait profondément influencer ses écrits. Il en tirait la conclusion, à laquelle tout marxiste-léniniste aurait souscrit, que l'affirmation conflictuelle des classes sociales était le moteur de l'histoire. Aussi proposa-t-il de résoudre le *Gibbon's problem*²⁷, l'enclenchement de l'interminable décadence de l'empire romain, en évoquant un antagonisme entre classes : les élites urbaines et sénatoriales, d'une part, et les paysans soutenus par les soldats, d'autre part. De même pensait-il que les tensions sociales avaient miné la Grèce du IV^e siècle av. J.-C., avant les conquêtes d'Alexandre. Globalement, M. I. Rostovtseff avait tendance à expliquer la « grande histoire » à la lumière de l'économie, et vice-versa. D'où les plans chronologiques de ses deux synthèses.

Ce faisant, même sans trahir ses sources, même avec la conscience de blocages inhérents aux sociétés antiques, M. I. Rostovtseff décrit les économies antiques en des termes très modernisants. Il n'hésite pas à parler de capitalistes, de bourgeois ou encore d'industries. Il recourt à des concepts modernes, évoquant, par exemple, la balance commerciale entre la Grèce et l'Orient. Or, ces expressions, souvent critiquées pour leur anachronisme, ne sont pas des écarts de langage. M. I. Rostovtseff pensait réellement qu'à certaines périodes, dans l'organisation de ses économies, l'Antiquité avait été très proche de la modernité. Le IV^e siècle av. J.-C. et le II^e siècle apr. J.-C. représentent, pour sa démonstration, des exemples emblématiques. Ces périodes se seraient caractérisées par l'affirmation d'une véritable bourgeoisie, d'un groupe apte et disposé à s'enrichir par l'économie privée. Le rôle central que M. I. Rostovtseff attribuait aux acteurs économiques transparait ici. Il concevait, en effet, les qualités personnelles des entrepreneurs et des travailleurs d'une époque et/ou d'une région comme le facteur premier du dynamisme et de la structuration d'un système économique. Ces bourgeoisies antiques auraient provoqué le développement, non seulement du commerce, mais encore des productions manufacturières et d'activités agricoles spéculatives.

En outre, pour M. I. Rostovtseff, les économies antiques étaient des « économies nationales », dans le sens où l'existence de véritables politiques économiques, menées par des États antiques à la recherche de la prospérité, allait de soi. Selon lui, l'ampleur des échanges fit même de l'économie antique une économie mondiale. En fait, M. I. Rostovtseff rejetait autant le primitivisme que l'évolutionnisme de K. Bücher. Il refusait, en effet, la vision linéaire de l'histoire des *Nationalökonomien*, au profit d'une conception cyclique, inspirée par Ed. Meyer. C'est en vertu d'une telle conception que les anciens pouvaient être perçus comme proches, malgré les siècles

27. Ed. GIBBON, *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain*, Londres, 1776.

les séparant des modernes. Aussi, dans l'esprit de M. I. Rostovtseff, les économies du Haut-Empire romain ou du monde hellénistique ne se distinguaient-elles pas radicalement des économies européennes des XVIII^e et XIX^e siècles. M. I. Finley pensait tout le contraire.

Dans le dernier tiers du XX^e siècle, M. I. Finley prit un ascendant majeur sur l'historiographie de l'économie antique, au point d'éclipser en partie d'autres figures de la tradition primitiviste. Ainsi en est-il de Johannes Hasebroek qui publia *Staat und Handel im alten Griechenland*, en 1928²⁸. L'ouvrage fut traduit en anglais dès 1933. De fait, les thèses de M. I. Finley finirent par s'imposer comme une Nouvelle Orthodoxie, face à laquelle chacun, orthodoxe ou hétérodoxe, devait se positionner pour exister. Formant l'École de Cambridge, de nombreux et brillants disciples diffusèrent, complétèrent et amendèrent parfois les idées du maître. Celles-ci furent synthétisées dans *The Ancient Economy*, publiée en 1973. Le livre fut traduit en français deux ans plus tard, par une maison d'édition²⁹ qui lui offrait une visibilité bien au-delà de la communauté des antiquisants. L'ouvrage eut un grand retentissement et une grande diffusion. Pourtant, il ne correspondait en rien à un manuel, contrairement à ce que pourrait laisser présumer son titre. En un essai de deux cents pages, M. I. Finley livrait les fruits d'une réflexion entamée quarante ans plus tôt.

M. I. Finley commença son parcours intellectuel dans les années 1930, à l'université new-yorkaise de Columbia. Né en 1912, il entreprenait des recherches doctorales sur la terre et le crédit à Athènes, après avoir étudié le droit puis l'histoire. De fait, sa formation initiale ne fut ni littéraire, ni archéologique. Le jeune Finley n'était donc pas le produit des humanités classiques, ce qui explique en partie l'originalité de son approche. Il suivait les cours de K. Polanyi, dont il a retenu l'idée d'*embeddedness* des économies pré-capitalistes, et manifestait déjà un grand intérêt pour les sciences sociales et la réflexion théorique. En ces mêmes années, il se lia à un groupe d'intellectuels allemands qui avaient fui le nazisme, devenant le secrétaire et le traducteur de leur *Institut für Sozialforschung*. Ces penseurs de gauche, formant l'École de Francfort, étaient, d'une certaine manière, des marxistes dissidents. S'ils reconnaissaient l'apport essentiel de K. Marx, ils rejetaient les simplismes du marxisme officiel, en refusant notamment de juger négligeable, pour l'organisation des sociétés, tout ce qui n'était pas strictement économique. M. I. Finley en tira la volonté d'intégrer l'économie à une

28. R. DESCAT, « La cité grecque et les échanges : un retour à Hasebroek », dans J. ANDREAU, P. BRIANT, R. DESCAT (dir.) *Les échanges dans l'Antiquité. Le rôle de l'État*, Saint-Bertrand-de Comminges, 1994, p. 11-29.

29. Il s'agit des Éditions de Minuit, et de la collection « Le sens commun », dirigée par P. Bourdieu. Par ailleurs Fr. Maspéro et P. Vidal-Naquet, quelques années avant, firent beaucoup pour la diffusion, en France, de l'œuvre de M. I. Finley.

analyse de la vie sociale des anciens, dans son ensemble. Il en tira aussi la conviction que l'historien doit prendre en compte les grands mouvements de pensée de son temps. C'est pour cette raison, qui le poussa à aborder de front les questions méthodologiques, que M. I. Finley suscita un très large intérêt. Installé à Cambridge après avoir quitté les États-Unis du maccarthysme, en 1954, il devint une grande figure intellectuelle. Plusieurs de ces travaux, *Le monde d'Ulysse* en particulier, devinrent des classiques. Et son influence toucha, en France notamment, aussi bien des marxistes que des non-marxistes.

Dans l'esprit de M. I. Finley, l'économie antique formait un tout cohérent, un système globalement stable, en dépit des inflexions chronologiques et des disparités régionales. Dans la préface de l'édition française de *L'Économie antique*, M. I. Finley assume pleinement cette position très controversée. « Il n'y a aucune imprécision dans le titre de cet ouvrage. Bien que je me préoccupe de façon constante dans ce livre des changements et des variations, et que l'on y trouve de nombreuses indications chronologiques, ce n'est pas ce que l'on appellerait une "histoire économique" », affirmait-il. Cette remarque annonce le plan thématique de l'ouvrage, bien différent, dans l'esprit et dans la forme, des *Histoires économiques et sociales* de M. I. Rostovtseff. Elle annonce aussi la variété des exemples que M. I. Finley rapproche les uns des autres. En outre, dans la pensée finleyenne, les idées d'unicité du système économique antique, d'une part, et de discontinuité entre l'Antiquité et les époques postérieures, d'autre part, sont indissociables. L'Antiquité serait restée très éloignée du développement économique atteint par l'Occident médiéval et moderne, et des structures sociales liées à ce développement. M. I. Finley soulignait ainsi les grandes différences entre les sociétés urbaines de l'Antiquité et celles des époques médiévales et modernes. L'exemple des associations professionnelles, qui n'étaient que des clubs de convivialité pendant l'Antiquité, bien différents des corporations médiévales et modernes, lui semblait très significatif.

Pour M. I. Finley³⁰, les anciens recherchaient surtout l'autosuffisance économique, si bien que l'agriculture de subsistance dominait de beaucoup les autres activités. Fidèle à la tradition primitiviste, enrichie par J. Hasebroek, M. I. Finley ne croyait pas que l'Antiquité ait connu des phases de grand essor commercial. Au-delà de certaines apparences, le commerce n'aurait représenté qu'une faible part du produit total, parce que les productions étaient partout fort semblables, et parce qu'en raison du coût

30. J. ANDREAU, « Présentation : vingt ans après *L'Économie antique*, Moses I. FINLEY », *Annales HSS*, 1995/5, p. 947-948, présente synthétiquement les thèses de M. I. FINLEY, à la suite de P. GARNSEY, K. HOPKINS, C. R. WHITTAKER, *Trade in The Ancient Economy*, Londres, 1983, p. XI-XII.

prohibitif des transports, seule était rentable la circulation des biens de luxe, consommés par des catégories restreintes de la population. Le fait monétaire lui-même était limité. En conséquence, il n'existait pas de véritable élite négociante dans les sociétés antiques. Les élites étaient foncières, car seule la terre était sûre économiquement et digne socialement. Commerçants et artisans étaient le plus souvent de basse condition : beaucoup étaient des esclaves, des affranchis ou des étrangers. Et, dans la lignée de J. Hasebroek, M. I. Finley pensait que le développement du commerce et de l'artisanat avaient été globalement proportionnel au rang social des commerçants et des artisans. Par ailleurs, aux yeux de M. I. Finley, la faiblesse des échanges pouvait expliquer l'originalité des processus d'urbanisation antiques. Selon lui, la ville antique se distinguait des villes médiévales et modernes, dans le sens où sa croissance avait résulté de l'affirmation d'un modèle culturel, bien plus que de la croissance économique. Corrélativement, et à la suite de M. Weber³¹, M. I. Finley considérait les villes antiques comme des unités de consommation, bien plus que de production et de commercialisation. Nulle bourgeoisie ne s'y serait épanouie. De manière générale, l'idée d'une organisation des sociétés antiques en classes socio-économiques, présente sous la plume de M. I. Rostovtseff, était rejetée. Sous l'influence de K. Marx, M. I. Finley soulignait l'absence de classes sociales antiques, définies par leur rapport aux moyens de production, et conscientes d'elles-mêmes. Sous l'influence de M. Weber, il insistait sur les notions d'ordre et de statut. Fondées sur des ordres et des statuts juridiques et non sur des classes socio-économiques, les sociétés antiques différaient nettement des sociétés issues de la Révolution Industrielle. Au total, M. I. Finley était convaincu que l'économie antique n'était pas une économie de marché. Il n'ignorait pas l'existence d'activités commerciales, même s'il les minimisait, mais il pensait que l'économie antique n'était pas régie par le principe du marché (*market principle*), au même titre que les économies de l'âge industriel. Parce que l'économie n'était pas perçue comme une sphère autonome de la vie sociale, les comportements économiques des anciens ne répondaient pas prioritairement à des motivations d'ordre économique. Ils n'étaient donc pas déterminés par des lois comparables à celle de l'offre et de la demande, par les lois du marché. Aussi, selon M. I. Finley, était-il impossible de déceler, dans l'attitude des anciens, toute rationalité économique, au sens strict et weberien du terme.

31. En parlant de ville de consommation, M. Weber insistait sur le fait que la cité antique considérait ses ressortissants comme des consommateurs et non comme des producteurs. Aussi les autorités urbaines se préoccupaient-elles surtout de l'approvisionnement. À l'instar de M. I. Finley, et sans le dire explicitement, des lecteurs de M. Weber sont allés plus loin, en soulignant le « parasitisme » de villes qui vivaient des productions de campagnes dominées.

Le dépassement du modernisme et de la Nouvelle Orthodoxie

Dans les années 1970 et 1980, la controverse entre finleyiens et anti-finleyiens occupa un tel espace que Jean Andreau et Roland Étienne intitulèrent un bilan historiographique : « Vingt ans de recherche sur l'archaïsme et la modernité des sociétés antiques³². » À l'issue de ces décennies, après un tournant pris dans les années 1960, les idées et la méthode de M. I. Finley pouvaient paraître victorieuses. En 1972, par exemple, Michel Austin et Pierre Vidal-Naquet publiaient *Économies et sociétés en Grèce ancienne*. Par ses orientations, ce recueil de documents révélait le souhait de diffuser la pensée finleyienne, auprès du grand public universitaire.

Néanmoins, à y regarder de près, le triomphe n'était pas si total, ni si définitif. L'orthodoxie finleyienne était plus dominante dans le monde anglo-saxon qu'en Italie ou en France. Dans ces deux pays, les archéologues, notamment, ont souvent rejeté le primitivisme en général, et l'idée de faiblesse des échanges de produits manufacturés, durant toute l'Antiquité, en particulier. Pour sa part, M. I. Finley ne portait guère attention à l'archéologie, quand il ne manifestait pas une réelle méfiance à son endroit. En outre, ses thèses étaient plus dominantes parmi ses collègues hellénistes que parmi les romanistes. Des historiens de Rome, dont certains appartenaient pourtant à l'École de Cambridge, prirent assez vite des libertés à l'égard des théories du maître. Ainsi, l'expression « Nouvelle Orthodoxie », qui recèle une connotation intrinsèquement critique, est née sous la plume de Keith Hopkins. Tout élève de M. I. Finley qu'il fût, celui-ci montra que les émissions monétaires de l'État romain atteignirent, entre le milieu du II^e siècle av. J.-C. et le milieu du I^{er} siècle apr. J.-C., une ampleur inégalée jusque-là³³. Les dogmes de l'unicité et de la faible monétarisation de l'économie antique se trouvaient donc écornés. Parmi les historiens de la Grèce également, des héritiers de M. I. Finley, Ian Morris par exemple³⁴, décidèrent de ne pas se conformer aux thèses réputées dominantes. Il ne s'agissait pas de croiser le fer, mais de dépasser le maître.

De fait, après avoir nourri la réflexion, l'opposition entre modernistes et primitivistes finit par apparaître sclérosante. Trop d'énergie semblait dépensée dans le cadre de logomachies stériles. Et les présupposés de chacun semblaient parfois annoncer, à l'avance, les résultats des enquêtes. Aussi la volonté de conclure la séculaire *Bücher-Meyer Controversy* fut-elle

32. J. ANDREAU, R. ÉTIENNE, « Vingt ans de recherche sur l'archaïsme et la modernité des sociétés antiques », *REA*, 86, 1984, p. 55-83.

33. K. HOPKINS, « Taxes and Trade in the Roman Empire », *JRS*, 70, 1980, p. 101-125.

34. I. MORRIS, « The Athenian economy twenty years after "The ancient economy" », *Classical Philology*, 89, 1994, p. 351-366.

affirmée avec une fermeté grandissante. Il fut souvent difficile de traduire en acte cette aspiration. Toutefois, des progrès décisifs ont indéniablement eu lieu, dans la décennie qui suivit la disparition de M. I. Finley, en 1986. Ces avancées sont le fruit d'une démarche visant à mettre au jour de l'irréductible spécificité des économies antiques, au moyen d'une priorité donnée à l'examen des sources.

Tel est le projet affiché par Jean Andreatu, Pierre Briant et Raymond Descat, les organisateurs des *Rencontres* de Saint-Bertrand-de-Comminges sur l'économie antique³⁵. De même, Alain Bresson affirme au seuil d'un recueil d'articles sur l'échange et le commerce³⁶ : « Pour ouvrir de nouvelles voies en histoire économique de l'Antiquité, il faut inventer de nouveaux concepts mais aussi revenir aux sources, pour faire sauter les verrous qui bloquent la réflexion. Max Weber avait déjà fortement incité à dégager la spécificité de chaque société avant d'élaborer des modèles généraux. » Raymond Descat, par exemple, applique ces principes dans le cadre de recherches sur le marché³⁷. En prenant appui sur les débats historiographiques et leurs enjeux conceptuels, il dépasse tout de même une question devenue trop rituelle : l'économie grecque était-elle ou non une économie de marché ? Dans ce dessein, son enquête se fonde sur l'étude diachronique des lieux de marché des cités grecques, sur le marché au sens concret du terme et sur la manière dont les autorités se souciaient de lui. En Grande-Bretagne, les éditeurs des *Hellenistic Economies* ont aussi la volonté d'ouvrir une « Troisième Voie », indépendante tant du modernisme que du primitivisme³⁸. De manière très significative, le volume s'ouvre par un article de John K. Davies, replaçant l'étude collective dans une « *post-Finley era* ». Et se ferme par les conclusions de Zofia H. Archibald, appelant à l'écriture d'une nouvelle histoire économique et sociale du monde hellénistique, « *away from Rostovtzeff* ».

Dans le cadre de ce « retour aux sources », les mondes antiques sont étudiés pour eux-mêmes, avec le souci de révéler les particularités non seule-

35. Voir notamment J. ANDREAU, P. BRIANT, R. DESCAT, *Les échanges dans l'Antiquité. Le rôle de l'État*, Saint-Bertrand-de-Comminges, 1994, p. 8 : « Si le titre de nos Rencontres évoque cependant encore "l'économie antique", ce n'est pas contrairement à ce qu'a fait M. I. Finley, par souci de justification théorique ou parce que l'existence (postulée) d'un caractère psychologique commun serait un élément suffisant de définition. C'est plutôt ici simple commodité d'expression, qui ne préjuge en rien des résultats d'une réflexion que nous devons amorcer pour tenter de comprendre, dans sa diversité, le fonctionnement de la vie économique des pays et des sociétés qui se sont développés dans l'Antiquité autour de (ou en liaison avec) la Méditerranée. À cette fin, il convient d'en revenir d'abord aux sources et donc de rassembler tous les documents pertinents, ce qui est loin d'être le cas à l'heure actuelle. »

36. A. BRESSON, *La cité marchande*, Bordeaux, 2000, p. 1.

37. R. DESCAT, « Le marché dans l'économie de la Grèce antique », *Revue de synthèse*, 2006/2, p. 253-272.

38. Z. H. ARCHIBALD, J. K. DAVIES, V. GABRIELSEN, G. J. OLIVER, *Hellenistic Economies*, Londres – New York, 2001.

ment de l'Antiquité par rapport aux époques postérieures, mais encore de chaque société antique par rapport à toutes les autres. En réalité, Edouard Will tenait les propos suivants dès 1972³⁹. « On a longtemps disserté sur le point de savoir si l'économie grecque était "primitive" ou "moderne" et parfois tenté de doser subtilement les deux tendances. Vaines spéculations : l'économie grecque n'était que... grecque, et c'est en tant que telle qu'il faut chercher à la comprendre. » Par ce point de vue particulariste, aujourd'hui dominant, l'histoire est bel et bien conçue comme une science de la complexité. Cela n'interdit nullement le comparatisme. Toutefois, comme l'écrivent encore les organisateurs des *Rencontres* de Saint-Bertrand, l'objectif n'est pas de comparer l'archaïque au moderne, mais « de montrer que toutes les économies historiques non capitalistes et non industrielles n'ont pas toutes suivi la même voie, et que souvent il n'est pas aisé de décider quelle voie a été la plus "moderne" ». L'avènement du « système capitaliste » de l'Europe moderne ne saurait être regardé comme une fin, même provisoire, de l'histoire. Aussi faut-il se départir du sentiment que toutes les sociétés dites « pré-capitalistes » ne sont intelligibles que dans leur incapacité à avoir engendré la Révolution Industrielle. La notion même de société pré-capitaliste est donc très contestable⁴⁰. Néanmoins, revenir aux sources n'exclut pas l'écriture d'une histoire *in fine* conceptualisante, et ouverte sur les autres sciences sociales. Sans doute est-ce là l'héritage le plus précieux légué par M. I. Finley et par la tradition dans laquelle il s'est inscrit, quoi que l'on pense de la Nouvelle Orthodoxie.

Nicolas Tran
(Université Rennes 2 – Centre Gustave-Glotz)

Cette brève introduction a pour seul objectif d'être utile aux étudiants préparant les concours de l'agrégation d'histoire et du Capes d'histoire-géographie. On n'y trouvera donc aucune idée nouvelle, et c'est à bon droit que les spécialistes jugeront le propos souvent trop rapide. Par ailleurs, il nous est agréable de remercier ici Jean Andreau, qui nous a tout appris en matière d'historiographie des économies antiques.

39. Ed. WILL, *Le monde grec et l'Orient*, Tome 1 : *Le cinquième siècle*, Paris, 1972, p. 677-678.

40. A. BRESSON, *op. cit.*, p. 265 : « Le concept classificatoire de "société précapitaliste", qui écrase la perspective temporelle, peut finir par devenir un gigantesque fourre-tout, dans lequel la spécificité de chaque société risque de disparaître. »